

## GIORDANO BRUNO ET LE LANGAGE NÉO-PLATONICIEN

### L'IMPORTANCE DU LANGAGE DANS L'INTERPRÉTATION NÉO-PLATONICIENNE DES FUREURS HÉROÏQUES

Emile NAMER (Paris)

Les *Fureurs Héroïques* sont un ensemble de dix dialogues qui retracent les efforts de l'âme pour s'élancer jusqu'à Dieu par la vertu autant que par la connaissance. Plus qu'ailleurs dans l'œuvre de Bruno, les termes qui y sont usités sont platoniciens et prêtent à une interprétation plotinienne, si l'on se contente de la seule lecture des *Fureurs Héroïques*, sans se référer à l'ensemble de l'œuvre brunienne. C'est ainsi que J. Charbonnel écrit : « La procession part de l'Un d'où découle... l'Intelligence ou deuxième hypostase. De l'Intelligence, à son tour, procède l'Ame. L'Un est le premier, le Bien, l'Absolu, le Simple, l'Infini, qui manifeste sa puissance, en produisant tous les Etres intelligibles... par le rayonnement et l'effusion de sa puissance, il est la source profonde de la vie <sup>1</sup>. »

Comment expliquer le retour de l'homme vers Dieu ?

« De ce qu'il est le désirable même, de ce que toute chose aspire à lui, qui n'aspire à rien, il résulte qu'il est le Bien transcendant ; tous les autres êtres y participent dans la mesure où ils en sont capables, en se détachant des passions et des plaisirs éphémères, en se purifiant de leur souillure, en cultivant avec désintéressement la science et l'art, en cherchant à atteindre cet ineffable état de l'extase, où, franchissant le seuil du monde intelligible, l'âme se replonge dans le sein de l'absolu et s'unit intimement à Dieu. Cette conversion, qui ramène les êtres à leur source, complète, en sens inverse, le mouvement circulaire du dynamisme universel <sup>1</sup>. »

Toutes ces expressions se retrouvent chez Giordano Bruno, surtout sous la forme que Nicolas de Cues leur a donnée. En effet, à en croire Charbonnel, pour Giordano Bruno, « le monde de l'expérience n'est que le visage sans cesse modifié d'un être immuable, éternel, d'une

<sup>1</sup> J. Roger CHARBONNEL, *L'Ethique de Giordano Bruno et le Deuxième dialogue du Spaccio*, Paris, Champion, 1919, pp. 186-187.

*substance indivisible et infinie* dont la plénitude s'épanche dans l'*univers fini* ».

Nous soulignons ces derniers mots pour marquer l'opposition prétendue entre une substance infinie et un univers fini.

Sur ce dernier point, nous ne sommes pas du tout d'accord avec Charbonnel et voici pourquoi : lorsque Bruno emploie les mêmes termes que Plotin, ces termes n'ont pas la même portée, parce que la métaphysique de Bruno se situe sur un autre plan que celle de Plotin. Alors que la métaphysique de Plotin repose sur le système cosmologique de Ptolémée (unicité et finitude du monde) celle de Bruno est entièrement centrée sur une cosmologie infinitiste (*univers infini et mondes innombrables*<sup>1</sup>).

Sitôt que l'on perd de vue cette différence essentielle, l'on s'égare aussi bien dans l'interprétation de l'éthique que dans celle du reste de la doctrine de Bruno.

Dans son introduction aux *Fureurs Héroïques*<sup>2</sup>, Paul-Henri Michel se rapproche de notre point de vue, bien qu'il reste influencé par la terminologie de Plotin et qu'il projette la transcendance plotinienne sur la conception de Bruno. En vertu de son géocentrisme, Plotin ne pouvait poser le problème qu'en termes de transcendance : L'Un absolu ne pouvait qu'être au-dessus d'un monde fini et extérieur à lui. L'immanent, dit Paul-Henri Michel, est ce qui peut être pensé, ce qui est accessible à la raison, alors que le transcendant est ce qui lui est inaccessible : l'inconnaissable.

Si l'on interprète la pensée brunienne dans ce contexte, on considère que pour elle aussi, l'Un absolu est transcendant, puisque l'unité, dans sa plénitude infinie, est toujours inaccessible. Mais, sur le plan métaphysique, si l'on accepte un univers physique limité et fini, l'Un ou Dieu ne peut que lui être transcendant ; dans la conception d'un univers infini, avec des mondes innombrables, Dieu ne peut être qu'immanent ; car il n'y a pas de place pour deux infinis ; il faut nécessairement que le monde physique soit un aspect de Dieu. C'est ainsi que l'ont compris Giordano Bruno, Spinoza, Schelling et tant d'autres.

### *La connaissance par l'amour.*

Que signifie, dès lors, dans les *Fureurs Héroïques*, cet ensemble de sonnets (quelques-uns sont admirables) qui évoquent la poésie de Pétrarque ou celle de Transillo ? Ils semblent exprimer, en un langage lyrique approprié, une nouvelle forme de connaissance, un effort de

<sup>1</sup> Cf. E. NAMER, *La Pensée de Giordano Bruno et sa signification dans la nouvelle image du monde*, Paris, C.D.U., 1959.

Paul-Henri MICHEL, *La Cosmologie de Giordano Bruno*, Paris, Hermann, 1962.

<sup>2</sup> Paul-Henri MICHEL, *Edition des Fureurs héroïques*, Paris, Belles-Lettres, 1954.

méditation difficile en vue de surmonter la multiplicité des distinctions logiques et en vue de comprendre l'unité profonde de l'être, auquel, en définitive, elles se réduisent. L'unité vivante que nous devons essayer de saisir est en nous ; elle est nous ; mais elle nous fuit ; sa continuité même nous déconcerte. Dès que nous croyons la cerner par des distinctions rationnelles, des déterminations logiques ou mathématiques, elle nous échappe. C'est ce qui explique l'aspiration du penseur à atteindre la vraie connaissance et aussi ses tourments continuels, car le discours et le raisonnement préparent à la connaissance vraie, mais ne la remplacent pas.

Comment comprendre aujourd'hui, à travers la nouvelle image du monde, la conversion de l'être humain à Dieu ?

Le problème se pose dans un contexte qui n'a pas son précédent dans le passé, qui n'a plus de commune mesure avec l'ancienne image du monde. Que signifient ascension, unification de soi, conversion en Dieu, dans une conception où la réalité matérielle et spirituelle est l'énergie, inépuisable et totale, intérieure à chaque homme et à chaque chose — et dont sont constitués toutes choses et tous les hommes ? Dans certain cas, l'explication du présent par le passé ne paraît plus suffisante.

Pour saisir une expérience de qualité unique, chez les auteurs spirituels du XII<sup>e</sup> siècle, le R. P. Javelet, de la Faculté de théologie de Strasbourg, n'hésite pas à évoquer la phénoménologie et les philosophes de l'action du XX<sup>e</sup> siècle. Il écrit :

« Ce qui a sollicité l'attention d'un Bergson, d'un Blondel et d'autres, a été un des thèmes chers à nombre d'auteurs de cet âge d'or de la mystique, quand florissaient la Chartreuse, Cîteaux ou Saint-Victor. L'intuition, la connaissance par l'amour, n'a jamais fait l'objet d'affirmations aussi ferventes que chez ces penseurs du Moyen Age méditant dans le silence des cloîtres... Pour eux, l'amour est intelligence <sup>1</sup>. »

L'intelligence, ou mieux, l'intellection chez les spirituels du XII<sup>e</sup> siècle, consistait dans la tentative de dépasser le stade du raisonnement et des catégories logiques ou mathématiques, pour saisir l'unité dans le multiple et le contraire et atteindre à la pure intuition. Cette opération exigeait d'eux, par conséquent, ce que Bergson appelle la sympathie et ce que les hommes du Moyen Age appelaient amour : « Atteindre à la connaissance de soi, c'est donc, d'une certaine manière, atteindre à la connaissance de la création intelligible et du créateur. Il y a le péché qui ternit cette image et l'empêche d'être le miroir du monde et de Dieu. Pour atteindre à la science, il faut donc s'astreindre à une longue purification. »

Voilà en quel sens, comme on le sait depuis les platoniciens, la connaissance progresse à mesure que l'homme lui-même se maîtrise, se transforme, se purifie. Cela n'est-il pas encore vrai de nos jours ? Quoi

<sup>1</sup> R. P. JAVELET, *Intelligence et Amour*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, octobre-décembre 1961, p. 1.

d'étonnant qu'il le fût pour un philosophe comme Giordano Bruno ?

En d'autres termes, l'éthique et la connaissance vont de pair et, dans cette connaissance, il convient de distinguer entre la connaissance par raisonnement ou discours, et la connaissance par intuition ou amour. Les spirituels du XII<sup>e</sup> siècle, s'expriment de la même façon que Plotin, Boèce, Saint-Augustin ; de son côté Nicolas de Cues continue et accentue cette tradition, ainsi que l'a montré M. F. Brunner, au cours d'une décade à Cerisy, en juillet 1965. Rien d'étonnant si Giordano Bruno adopte le même langage qu'eux et parle aussi de l'échelle de descente et d'ascension qui va de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu ; mais l'intuition sur laquelle il s'appuie ne se rapporte plus à la même réalité ni au même Dieu. Ce que la cosmologie et la métaphysique de Bruno nous ont révélé, nous fait une obligation de penser en fonction de l'avenir, plus qu'en fonction du passé, plus dans le cadre de la pensée de Spinoza ou de Bergson, que dans celui de Plotin ou de Cusa, quelles que soient d'ailleurs les parentés spirituelles existant entre eux.

L'idée d'un monde fini aboutit chez Plotin et Cusa au dualisme des substances. L'idée d'un univers infini, composé de mondes innombrables, analogues à notre terre, aboutit à l'unité substantielle de Dieu et de l'univers physique. Unité ineffable, peut-être, mais unité sentie et recherchée.

C'est cela que l'on perd souvent de vue. La cosmologie de Giordano Bruno a fait son chemin. C'est une intuition acquise avec laquelle doivent compter philosophes et savants, même lorsqu'ils ne songent pas à son origine. Parlant du principe d'inertie, qui n'a pris toute son extension qu'avec Newton, un historien des sciences écrit<sup>1</sup> :

« Newton, en tant que mathématicien, pouvait facilement concevoir un corps se déplaçant en ligne droite, à vitesse constante et pour toujours. Ce concept « pour toujours », qui implique un univers infini, ne lui faisait pas peur. »

C'est tout à fait exact. Mais on oublie de dire que Bruno, qui n'était pas mathématicien, lui a ouvert la voie, comme il l'a ouverte à tous ceux qui ont utilisé le cadre physique ou mathématique d'un univers infini.

<sup>1</sup> Bernard COHEU, *Les Origines de la Physique moderne*, Paris, 1960, p. 162.